Chemin faisant

Le Petit Carême de M. Marsal

Tout récemment M. François-Marsal a fait dans le monde, dans le grand monde, ses débuts de prédicateur. Il a parlé chez Mme la marquise de Ganay devant un auditoire de beaux noms et de belles fortunes. C'était un sermon à l'usage des femmes, qui était écouté par une assemblée féminine. A quelle occasion et dans quel dessein M. Marsal avait-il jugé utile de prendre la parole? Sans doute nous sommes en carême, mais les stations quadragésimales sont d'ordinaire le fait des ministres de Dieu et non des ministres des finances. Faut-il penser qu'inspiré par son patron onomastique, François d'Assise, sous la protection duquel il a été placé dès son baptême, M. François-Marsal a voulu répandre les *Fioretti* de ses sages conseils? Se proposait-il, renouvelant le fameux panégyrique de ce saint par Bossuet, de montrer les richesses qu'on trouve dans la pauvreté et la « gloire », dans la bassesse. Ç'eût été un sujet hardi que de paraphraser les mots de l'éloquent évêque: « Je dis donc, ô riches du siècle, que vous avez tort de traiter les pauvres avec un mépris si injurieux : afin que vous le sachiez, si nous voulions monter à l'origine des choses, nous trouverions peut-être qu'ils n'auraient pas moins de droit que vous aux biens que vous possédez. La nature, ou plutôt, pour parler le plus chrétiennement, Dieu, le Père commun des hommes, a donné dès le commencement un droit égal à tous ses enfants sur toutes les choses dont ils ont besoin pour la conservation de leur vie. Aucun de nous ne peut se vanter d'être plus avantagé que les autres par la nature. » S'il y avait quelque courage, au dix-septième siècle, à lancer ces paroles du haut de la chaire, il n'y avait pas beaucoup de danger... M. François-Marsal n'a pas eu l'intention d'exposer un problème si redoutable; il n'a pas pris la question « dès le commencement ». Il s'est contenté de parler en économiste et en financier. Il s'est cantonné dans notre époque, dans le moment présent. Son homélie qui n'avait rien, à ce qu'on assure, d'ecclésiastique, aurait été un sermon non de vêture mais, si on peut oser cette expression, de devêture.

M. François-Marsal est venu dire aux femmes élégantes et riches, à qui il s'adressait, qu'il leur fallait renoncer au luxe, à tout ce qui fait l'agréable superflu de leur vie. Point de toilettes dispendieuses, plus de raffinements coûteux, plus de ces recherches compliquées d'ajustement et de parure. La dureté des temps ne permet pas de ces prodigalités ruineuses. Persister dans les dépenses excessives qu'entraîne la soumission aux exigences chaque jour croissantes de modes très chères, c'est travailler au renchérissement de toutes choses. C'est augmenter la gêne et la misère générales. Le gaspillage somptuaire représente un péril véritable. Cette course à la dépense, qui entraîne toutes les classes de la société dans une espèce de frénésie aveugle, il importe qu'on la modère, et, s'il se peut, qu'on l'arrête. Les femmes, en matière de toilette, agissent par vanité, par amour-propre; elles ne veulent pas le céder à celles qui passent pour donner le ton. Elles tiennent à suivre la mode, à quelque prix que ce soit. Ce sont les brebis de Panurge. Il appartient aux femmes qui pourraient braver les restrictions et ne pas reculer devant les dépenses extrêmes de prêcher d'exemple et de rompre avec des pratiques abusives. Cette simplicité voulue et affichée serait d'un effet salutaire. Qui oserait les soupçonner de n'avoir pas les moyens de s'habiller — ou d'être mal en point dans leurs affaires? Aujourd'hui telle jeune femme rougirait de se présenter dans une cérémonie mondaine avec moins d'apparat que ses compagnes. Elle n'hésite pas à consentir un gros sacrifice d'argent pour « être » ou plutôt pour « paraître » comme les autres. Si donc des femmes « chic » ne craignaient pas de manifester dans leur mise qu'elles adoptent la simplicité, il se produirait un mouvement qui libérerait nombre de celles — et Dieu sait s'il y en a! — que mène le besoin de suivre le bon ton et d'appartenir au bel air.

Arrêtons-nous à un détail, qui a, du reste, son importance visible. Personne n'ignore les ravages que fait l'épidémie du bas de soie. Elle s'attaque aux jambes de toutes les classes de la société. Elle se montre maintenant dès l'âge le plus tendre. C'est à quoi rêvent les petites filles. Combien d'entre elles ne demandent-elles pas en cadeau, comme premier objet de leurs vœux, une paire de bas de soie! C'est aussi le souci constant de la maturité, des étés plantureux, et également des calmes automnes et des mélancoliques hivers. Le bas de soie n'a que des amies, presque de la nursery à la tombe. Il est le favori des quatre saisons. Pour lui, il n'existe pas de barrières sociales; il les franchit toutes. On le trouve dans les logements les plus humbles, ainsi que dans les appartements les plus magnifiques. Le bas de soie peut être considéré, à cette heure, comme le signe typique et généralisé de la dépense somptuaire. Il a augmenté dans des proportions extrêmes, — et cependant les magasins ne peuvent suffire à la demande des acheteuses. « On en manque! » La qualité n'a pas répondu à la quantité. Le bas qu'on devrait appeler « point de lendemain », est une espèce qui se multiplie d'une façon inquiétante. La cause la plus légère, un souffle, un mouvement imperceptible, amène leur fin. Si des Parques spéciales règlent leur destin, celles qui coupent leur trame n'ont pas une sinécure. Elles devraient s'adjoindre une équipe de « remmailleuses », afin de prolonger ces fragiles existences. A tout moment, une maille saute et file et gagne de la hauteur. La maille brisée, quel joli sujet de poésie pour un Sully Prudhomme d'aujourd'hui! « Ny touchez pas, elle est brisée!... » La soie n'est plus d'ailleurs ce qu'un vain peuple pense. Elle a des origines étranges et inattendues. Elle provient souvent de la sciure de bois. Mais, qu'importe sa naissance; elle fait son chemin tout de même. Quelle révolution, si on arrivait à enlever au bas de soie cette espèce de vogue panique, et si on ne consentait à le produire que dans les toilettes de gala! Quelle économie dans les budgets privés!

Une autre initiative favoriserait les vues du ministre des finances. Il s'agirait de modérer le luxe des vêtements féminins, des costumes habillés. Les belles robes de jour coûtent, à cette heure, des prix étranges; les toilettes de soirée sont inabordables. Ce n'est pas le moment de prodiguer les matières précieuses ni de faire assaut de richesses d'ornement. La question est certes délicate, puisque toute une branche du commerce parisien n'a d'autre raison d'être que le luxe. Paris reste la capitale du goût et des arts de la mode. Mais il faut dire que ce qui a valu à Paris sa réputation, c'est l'art lui-même, ce je ne sais quoi qui sait faire quelque chose de rien. Voilà précisément l'instant de suppléer par l'art à la matière, c'est-à-dire par la forme au fond. Les couturiers, s'ils exécutaient moins de toilettes riches, ne pourraient-ils pas en produire et en vendre un plus grand nombre de simples? Leurs chiffres d'affaires ne subiraient pas de diminution, puisque, après tout, ce qui donne de la valeur à tout ce qui sort de leurs mains, c'est leur marque, leur cachet propre. Je sais, je sais : on peut vous démontrer, par des chiffres, que les étoffes même de qualité médiocre font revenir une robe à un prix considérable. Soit, mais ce prix n'a rien de comparable à celui des toilettes d'apparat. La nécessité a du reste mis les femmes dans la voie où M. François-Marsal souhaite de les voir s'engager. On vous cite le cas de maisons, travaillant exclusivement aux « tailleurs » pour dames, qui ne savent plus comment satisfaire leur clientèle, grandissant de jour en jour. Dernièrement, une dame entrant dans une de ces maisons fut surprise du nombre de visiteuses qui se pressaient dans les salons. Comme elle passait une commande : « Nous devons vous prévenir, madame, lui dit un employé, que vous ne pourrez essayer que dans trois semaines, et vous n'aurez votre costume que fin avril. Nous sommes débordés. » N'était-ce pas là la preuve que les femmes renoncent aux luxueuses toilettes de jour et adoptent le tailleur simple, robuste, de coupe soignée? Pourquoi la mode n'admettrait-elle pas qu'on aille en visite, aux courses, bref dans tous les milieux mondains, dans des costumes réduits à leur plus sobre expression?

Il n'y aurait que les nouvelles riches qui se sentiraient frustrées par la mode nouvelle. Quoi! il ne leur serait pas permis d'étaler leur luxe, leur fortune, et de montrer qu'elles aussi sont dans le mouvement! Rien ne les empêche de se livrer à leurs excès de dépenses. C'est à se demander cependant si elles continueraient à contenter leurs caprices vestimentaires et à rattraper leur long arriéré d'inélégance, le jour où leurs toilettes les désigneraient à la malignité publique. S'il leur suffisait de paraître en atours éclatants pour qu'aussitôt on murmurât sur leur passage : « Tiens, voilà une parvenue, une nouvelle riche! », soyez certains que ces pseudo-femmes de qualité reviendraient vite à la simplicité prêchée par notre grand argentier.

JOSEPH GALTIER.

ACADÉMIES, UNIVERSITÉS, ÉCOLES

A l'Association générale des étudiants

L'Association générale des étudiants a reçu hier les délégués des étudiants belges, au nombre d'environ 80. L'ambassadeur de Belgique, le baron Gaiffier d'Hestroy était avec eux.

Aux lunch et champagne d'honneur qui leur étaient offerts, M. Biscarre, président des étudiants; M. du Chaffault, président de « France-Belgique »; Georges Maurisson, député, ont salué les étudiants belges. Mme Caristie-Martel a récité un sonnet de M. André Delacour sur la bibliothèque de Louvain. Le président de la délégation et l'ambassadeur ont remercié chaleureusement les étudiants de cette affectueuse réception.

Cours et conférences

— A l'Université des « Annales », 51, rue Saint-Georges, demain mardi, à 4 heures: « le Vers d'Hugo », conférence par Mlle Madeleine Roch. Audition de M. Roger Gaillard.

— La semaine à la Société des conférences, 184, boulevard Saint-Germain. — Le mercredi 24 mars, à 2 h. 1/2, 10e et dernière leçon du cours de M. Madelin: « la Capitulation allemande » (novembre 1918).

M. L. Madelin répétera cette conférence, non le lendemain jeudi, mais le samedi 27 mars, à 2 h. 1/4.

Le vendredi 26 mars, à 2 h. 1/2, 6e et dernière leçon du cours de M. André Hallays sur « Mme de Sévigné: une « amie » de Port-Royal ».

FAITS DIVERS

Bureau central météorologique

Lundi, 22 mars. — La pression atmosphérique diminue sur l'ouest de l'Europe où elle reste cependant voisine de 770 mm. Un maximum persiste sur le nord-est de la France; on note 772 mm. à Metz.

Le temps est resté sec en France; ce matin le ciel est généralement beau; on signale de la brume par places dans l'est et le midi.

Le réchauffement continue dans nos régions du nord, tandis que la température s'abaisse légèrement dans le sud et l'est. On notait ce matin 2° à Metz, 3° à Belfort, 4° à Paris, Clermont-Ferrand, 5° à Nantes, 7° à Brest, Marseille, 9° à Bordeaux, 11° à Nice.

En France, un temps beau, brumeux et chaud est probable.

A Paris, temps beau, brumeux. Au Parc-Saint-Maur, la température moyenne, 9°3, a été supérieure de 2°8 à la normale (6°5); depuis hier, midi, température: max. 18°, min. 2°.

La marchande de journaux assassinée. — Les investigations judiciaires ont permis d'établir que l'assassinat de Mme Cuel, 54, rue Sedaine, n'a pas été suivi de vol, mais simplement parce que les malfaiteurs ont dû être dérangés, car les tiroirs d'un buffet et ceux d'une armoire à glace avaient été ouverts par effraction.

Un locataire a entendu des plaintes étouffées vers une heure du matin, qui paraît avoir été l'heure où le crime a pu être commis.

Incendie de la gare de Denain. — Un incendie dont les causes sont ignorées a détruit les bâtiments de la nouvelle gare du Nord à Denain. Toutes les marchandises qui s'y trouvaient ont pu être sauvées.

Incendie de forêt. — Un incendie d'une extrême violence s'est déclaré dans les bois de la montagne de Ribot, à Saint-Florent-sur-Auzonnet (Gard). Les pertes sont très élevées.

INFORMATIONS DIVERSES

— L'Association des journalistes parisiens tiendra son assemblée générale sous la présidence de M. Louis Barthou, son président, samedi prochain. Le lendemain, dimanche, M. Paul Deschanel, président de la République, assistera au premier banquet que donnera l'association, depuis la guerre.

— Jeudi prochain 25 mars, à midi, aura lieu, en la basilique Sainte-Clotilde, le mariage de Mlle Christiane Plichon, fille de M. Plichon, sénateur, et de Mme née Leduc, avec M. Etienne Thiriez, chevalier de la Légion d'honneur, Croix de guerre.

— Nous avons reçu de M. Camille Tixier 5 fr. pour notre Caisse de charité et 5 francs pour les Colonies de vacances.

NÉCROLOGIE

— On annonce la mort, à Toulouse, du docteur Félix Garrigou, professeur à la faculté de médecine, directeur de l'institut d'hydrologie de cette ville. Le docteur Garrigou avait consacré toute son activité, que les années n'avaient pas amoindrie, à l'étude des eaux minérales françaises et à la mise en valeur de nos stations thermales. Ses travaux sur cette spécialité faisaient autorité et avaient été couronnés à plusieurs reprises par l'Institut et par l'Académie de médecine. Les obsèques du professeur Garrigou ont eu lieu hier, à Toulouse.

— Le docteur et Mme Ernest Weigert, de Lyon, M. et Mme Eugène Weigert, de Paris, ont la douleur de faire part du décès de leur mère, Mme veuve Sigismond Weigert, à Lyon.

— Nous apprenons le décès de Mme Pellissier, née Bovagnet, en son domicile, rue du Rocher, 26. Les obsèques auront lieu mercredi 24 mars, à midi, à l'église Saint-Augustin. Le présent avis tient lieu d'invitation.

— Nous apprenons le décès de Mme Gilbert Moisset, née Lecoursonnois. Les obsèques auront lieu le mardi 23 du courant à midi, en l'église Sainte-Anne de la Maison-Blanche (rue de Tolbiac, 186). Il ne sera pas envoyé de lettres d'invitation. Prière de considérer le présent avis comme en tenant lieu.

ART ET CURIOSITÉ

Les peintures de l'Ecole coloniale

M. Paul Léon, directeur des beaux-arts, a inauguré hier les peintures décoratives exécutées à l'Ecole coloniale par Claude Bourgonnier.

Le septième centenaire de la cathédrale d'Amiens

La Société des antiquaires de Picardie organise pour le 1er juin, à l'occasion du septième centenaire de la cathédrale d'Amiens, une exposition des dessins ou estampes anciens et d'œuvres d'art modernes (peintures, aquarelles, dessins, gravures...) représentant des ensembles ou des détails de la cathédrale.

La société serait reconnaissante aux artistes, conservateurs de musées, collectionneurs, de lui signaler, en les décrivant sommairement, les œuvres ou documents dont ils seraient les auteurs ou les possesseurs. Ces œuvres seraient exposées au musée de Picardie jusqu'à fin juillet; tous frais de port, d'assurance et de gardiennage seront à la charge de la société. Ecrire au secrétaire de la Société des antiquaires de Picardie, Musée de Picardie, à Amiens.

A l'hôtel Drouot

Me Tixier, assisté de M. Bine, expert, vendra, salle 1, les 26 et 27 mars (exposition le 25), la collection de M. P. G., composée de tableaux, aquarelles, dessins anciens et modernes, par Belletto, Canaletto, Longhi, Peter, Panini, Veronèse, Constable, Dupré, Diaz, de Dreux, Harpignies, Lebourg, Troyon, Veyrassat, Ziem, etc., bronzes de Barye, Frémiet, Mène, Coustou; éventails, bibelots anciens.

Exposition Foujita, jusqu'au 3 avril, galerie Lepoutre, 23, rue de la Boétie.

AÉRONAUTIQUE

Le raid du Caire au Cap

Nous avons récemment signalé que les divers avions effectuant le raid aérien du Caire au Cap ont été successivement mis hors d'état de poursuivre leur vol par des accidents divers.

Le ministère anglais de l'aviation annonce que le colonel Rinefeld et le major Brant sont partis à bord d'un aéroplane fourni par le gouvernement de l'Afrique du sud pour remplacer l'avion *Silver Queen*, détruit à Buluwayo. Ils ont quitté Bloemfontein à 6 h. 30, le 20 mars, et sont arrivés au Cap le même jour à 16 heures.

La distance entre le Caire et le Cap a été finalement couverte, mais il n'a pas fallu moins de trois appareils se relayant.

THÉATRES

Théâtre Michel : « la Femme de mon ami »

Henri trompe Léon avec Cléo. Léon chasse Cléo. Les deux hommes vont-ils se battre en duel, se donner des coups? Ils inventent une autre réparation. Henri dit à Léon : « Je t'ai pris une femme; je t'en dois une. » Il signe un billet à ordre, par lequel il reconnaît à Léon le droit de prendre possession de sa maîtresse future ou même de son épouse éventuelle. C'est raide; mais c'est moins dur que ce que Ruy Gomez de Silva impose à Hernani : le cor se transformera en corne. On peut croire que MM. Yves Mirande et Henri Géroule ont tiré de cette donnée inédite le parti que leurs succès antérieurs autorisaient à présager. Le public habituel du théâtre Michel a été très satisfait — et aussi de l'interprétation confiée à Mme Jeanne Cheirel, épique belle-mère; Mlle Huguette Dastry; Mlle Marguerite Templey, aussi gaie que séduisante; Mlle Dornac, Mme Ellen Andrée, qui a composé avec un art parfait un rôle de femme très curieux; MM. Le Gallo, Guyon, Ch. Deschamps, tous à la hauteur de leur réputation. — *Ad. Ad.*

Le « Théâtre russe » à Paris

Un groupe de littérateurs et d'artistes russes vient de créer une société pour l'organisation à Paris du « Théâtre russe ». Parmi les membres notoires de cette société figurent les dramaturges comte Alexis Tolstoï, Teffi et l'artiste Vavitch. La troupe sera composée d'artistes russes les plus connus, parmi lesquels Tatiana Pavlowa. Le répertoire du « Théâtre russe » comprendra des comédies, Un cabaret artistique fera connaître la chanson russe nationale et les romances tziganes. Il sera dirigé par M. Vavitch. Le théâtre débutera par les comédies, dont les rôles principaux seront tenus par T. Pavlowa, considérée comme une des premières artistes dramatiques russes de nos jours. Ses dernières créations en Russie ont été dans *la Dame aux camélias* et *Kasatka*, du comte A. Tolstoï, qui a eu à Moscou, pendant la première révolution plus de 500 représentations avec un grand succès.

— Ce soir :

A la Comédie-Française, à 7 heures 30 très exactement, première représentation : *le Repas du lion*, pièce en prose de M. François de Curel (version nouvelle en quatre actes), dont voici la distribution :

MM. de Max (Jean de Miremont), Georges Le Roy (Georges Boussard), Denis d'Inès (l'abbé Paul Charrier), Paul Gerbault (le comte de Miremont), Alcover (Prosper Charrier), Dorival (M. Boussard), Jean Hervé (Robert Charrier), René Chambon (un ouvrier); Mmes Berthe Bovy (Jeanne de Miremont), Jane Faber (Catherine), Yvonne Ducos (Mariette Fidry), Catherine Fonteney (Madeleine), Ventura (Louise de Miremont); MM. Charles Berteaux, Marcel Dufresne, Fabry, Freschard, Ledoux et Mathieu.

— Il y a relâche, ce soir, aux Variétés, et à partir d'aujourd'hui jusqu'à mercredi au Théâtre de Paris, jusqu'à jeudi à l'Ambigu, pour les dernières répétitions de leur nouveau spectacle.

— La Potinière annonce pour samedi soir *le Cordon bleu*, de M. Tristan Bernard; répétition générale le même jour dans l'après-midi.

— Au théâtre Antoine, *la Captive* a fait salle comble hier dimanche et avant-hier soir samedi. Loc. sans augmentation de prix. Téléph.: Nord 36-32.

— Au Cirque d'Hiver. — Les représentations de *la Grande Pastorale* se poursuivent avec succès. Les danses des farandoleurs, les airs provençaux des tambourinaires sont l'objet de chaleureux applaudissements.

Autobus spéciaux (5 itinéraires). Taxis à la sortie. Métro: République-Oberkampf. Places de 3 à 15 fr.

— Mme Ritter-Ciampi, de l'Opéra-Comique, vient de jouer au Casino municipal de Cannes *Rigoletto, les Pêcheurs de perles* et *la Traviata* avec une verve et des accents qui rendent à la perfection le charme de ces airs de l'époque du *bel canto*. Peu de chanteuses pourraient actuellement vocaliser comme elle et détailler un rôle ou un morceau de musique avec cette douceur et cette puissance.

— Devant le succès des *Vierges du Nil*, le théâtre Arlequin continue à jouer la jolie opérette de MM. Max Eddy, Rumac et Soulaire. Tous les mercredis, matinée à 3 heures.

— Le célèbre champion américain de patinage sur glace, Bobby Mac Lean, paraîtra chaque jour, du lundi 22 au dimanche 28 inclus (matinée et soirée), sur la superbe piste du Palais de Glace des Champs-Elysées.

Il y fera des exhibitions de figures, de virtuosité et de vitesse. Ajoutons que, d'accord avec Bobby Mac Lean, une partie des recettes sera versée à l'Œuvre des aveugles de la guerre. Les spectateurs auront donc la double satisfaction de faire une bonne œuvre, tout en assistant à un spectacle intéressant.

— De Monte-Carlo.— Gros succès pour la première représentation de *Satan*, de M. Raoul Gunsbourg, à l'Opéra de Monte-Carlo. M. Millerand avait délégué M. Armand Bernard, préfet des Alpes-Maritimes, pour le représenter à cette représentation, donnée au profit de l'Œuvre des orphelins des pays envahis, dont il est président d'honneur.

SPORTS

CROSS-COUNTRY

LE 27e CROSS NATIONAL

Le 27e Cross national, disputé hier aux environs de Paris, sur la distance de 16 kilomètres, a été gagné par le coureur Guillemot, récent vainqueur du cross international et favori de l'épreuve.

Guillemot a effectué le parcours en 1 h. 1 m. 41 s. Mais sa victoire a été difficile car il n'a finalement battu que par 2 mètres 50 son suivant immédiat, Vignaud, qui a fait preuve d'une très grande valeur athlétique.

HIPPISME

Auteuil a bénéficié hier d'une journée vraiment superbe et, comme le programme était de choix, la recette a dépassé celle du Grand-Steeple-Chase d'avant-guerre.

Le côté technique a tenu ce qu'il promettait et les deux épreuves importantes ont donné lieu à des arrivées extrêmement serrées, Dragon du Roi (25 fr. 50) ne l'ayant emporté que d'une encolure sur King's Cross — non sans s'être bousculés réciproquement — dans le prix Adolphe-Abeille, et Manou (96 fr. 50) n'ayant battu que de fort peu Kingdom dans le Grand-Prix du Printemps.

Autres gagnants: Monastir III, 169 fr. 50; Bassan, 19 fr.; Isolin, 23 fr. 50.

A Nice, le Grand-Prix, 50,000 francs, a été enlevé au petit galop par le favori Billycock, 26 fr. 50.

Demain, courses à Maisons-Laffitte.

CHEMINS DE FER

— Les chemins de fer de l'Etat annoncent que plusieurs trains express de jour, parmi ceux qui ont été temporairement supprimés à partir du 15 mars, vont être rétablis aux dates suivantes:

Ligne de Cherbourg. — Le train C 503 Paris-Caen (départ de Paris à 8 h. 51), tri-hebdomadaire, à partir du 23 mars.

Train C 504 Caen-Paris (Paris arrivée 19 h. 51), tri-hebdomadaire, à partir du 24 mars.

Ligne de Granville. — Train J D 1 Paris-Argentan (départ de Paris à 8 h. 7), tri-hebdomadaire, à partir du 23 mars.

Train D J 2 Argentan-Paris (arrivée à Paris à 18 h. 59), tri-hebdomadaire, à partir du 24 mars.

Ligne de Brest. — Train B 45-B 3, Paris-Saint-Brieuc (Paris-Montparnasse, départ 7 h. 40), à partir du 23 mars.

Train B 4-46, Saint-Brieuc-Paris (Paris arrivée à 19 h. 51), à partir du 24 mars.

INFORMATIONS FINANCIÈRES

— Le conseil d'administration de la Banque de l'Union parisienne a décidé de proposer à l'assemblée générale, qui statuera sur les comptes de l'exercice 1919, de fixer le dividende de cet exercice à 50 francs par action, contre 40 francs pour 1918.

— La Banque industrielle de Chine a ouvert, le 18 mars, son agence d'Anvers. Les bureaux en sont installés provisoirement, rue Jardin-des-Arbalétriers, en attendant qu'ils puissent être transférés dans l'immeuble dont la banque a fait acquisition Place-de-Meir, et dont l'aménagement va exiger près d'une année.

L'importance du port d'Anvers, dont le courant d'affaires avec l'Extrême-Orient est considérable, présente une garantie de succès rapide pour cette agence, qui ne peut manquer d'apporter un très sérieux appoint à l'activité générale de la banque.

— Les recettes de la Compagnie des docks de Santos s'élèvent, pour le mois de janvier 1920, à 1,978 contos. Janvier 1918, 1,332 contos; janvier 1919, 1,755 contos.

— Le *Russki Rabotchi*, un journal soviétiste paraissant à Nijni-Novgorod, raconte que les sujets allemands, pour la plupart des anciens prisonniers, qui se sont enrichis par des affaires sous le régime soviétiste, achètent constamment des titres russes en vue du jour où le gouvernement bolchéviste rétablira la dette nationale et partiellement le capital privé. Dans la ville de Kazan, dit le correspondant helsinois de l'*Exchange Telegraph*, la commission extraordinaire découvrit dernièrement une nouvele Bourse allemande dont les membres opéraient sur les emprunts d'Etat russes, en particulier la rente 4 0/0 et l'emprunt de la Liberté de 1917, sur les actions des banques russes, et les actions de Krivoï-Rog, Briansk, Dnieprovienne, Grosny et d'autres entreprises métallurgiques ou pétrolifères où le capital français est largement intéressé.

— A Genève, 100 francs français cotent 42 40; 100 marks, 7 45; 100 couronnes austro-hongroises, 2 60; 100 lire, 30 90; 100 roubles, 8 60; 100 couronnes tchéco-slovaques, 7 75.

JACQUES ROUJON

Un Homme si riche

Le livre de Jacques Roujon constitue un document pour l'histoire des mœurs de notre temps.

ROLAND DE MARÈS *(les Annales)*.

1 vol. 5 fr. PAYOT, PARIS, 106, boul. St-Germain.

GRAINS. — New-York, 20 mars : Blé roux d'hiver dur disp. 237 1/2.

Chicago, 20 mars. — Mais mars 158 7/8; mai 153 3/8; juil. 148 3/4; sept. 144 7/8.

CAFÉS. — New-York, 20 mars : disp. 16 1/8; mai 14 68; juill. 14 87.

Le Havre, 20 mars : mars 296 »»; avril 293 25; mai 288 50; juin 284 75; juil. 279 50; août 274 »»; sept. 268 »»; oct. 264 50; nov. 260 »»; déc. 257 »»; janv. 256 »»; fév. 255 »».

COTONS. — New-York, 20 mars : disp. 41 25; mars 40 35; mai 37 87; juill. 35 10.

Le Havre, 20 mars : mars 739 »»; avril 735 »»; mai 726 »»; juin 723 »»; juil. 711 »»; août 707 »»; sept. 690 »»; oct. 668 »»; nov. 653 »»; déc. 636 »»; janv. 630 »»; fév. 629 »».

MÉTAUX. — Paris, 22 mars : Cote officielle : aluminium 890 »»; cuivre en lingots propre au laiton, liv. Havre ou Rouen 619 25; en cathodes, liv. Havre ou Rouen 619 25; étain Banka, liv. Havre ou Paris 2,085 »»; détroits, liv. Havre 2,069 50; anglais Cornouailles, liv. Paris 2,048 50; plomb marques ordinaires, liv. Paris 283 25; zinc bonnes marques, liv. Havre ou Paris 302 »»; extra pur, liv. Havre ou Paris 315 75. Le tout à l'acquitté et par 100 kilos.

CAOUTCHOUCS. — Londres, 20 mars : plantations 2/4 1/4; smoked 2/4 3/4; Para 2/4 1/2.

Minimum d'essence et d'huile avec ...

VERRES A VITRES

Possède toujours en magasins des stocks RÉELS importants "aux meilleurs cours"

J. SCORY, 162, faub. St-Martin, Paris (10e)

Téléph. 1 ligne : Nord 04-80 2 » : Nord 73-70 près la Gare de l'Est

BOURBON-L'ARCHAMBAULT

Rhumatismes Paralysies anciennes Blessures

OUVERTURE LE 15 MAI

BUREAUX AMERICAINS

Tables. Bureaux Ministre. Tables dactylo

Classeurs en tous genres et de toutes grandeurs

Fauteuils cuir. Fauteuils tournants et basculants. Chaises en bois courbé

-:- Prix de Fabrique -:-

Livraison Immédiate

Le plus important stock de Paris

Établissements JANIAUD JEUNE, 61, rue Rochechouart

Fournisseurs de toutes les Grandes Administrations

FEUILLETON DU Temps

DU 23 MARS 1920

LA MUSIQUE

A l'Académie nationale de musique. — *Sylvia*, ballet en trois actes; livret de Jules Barbier et Mérante; musique de Léo Delibes. — *Goyescas*, drame lyrique en trois actes; poème de M. Fernando Périquet, traduit par M. Louis Laloy; musique d'Enrique Granados.

Avec grande recherche de mise en scène, grand éclat de costumes et de décors, l'Académie nationale de musique a formé, d'un ballet français et d'un drame espagnol, son premier spectacle de la saison. Elle en a presque aussitôt séparé les deux parties : drame et ballet sont allés chacun de son côté. On ne sait s'ils iront plus loin pour cela : ils semblent déjà, chacun aussi de son côté, près de rentrer dans l'ombre impartiale où disparaissent la plupart des œuvres un instant apparues à l'Opéra. Eût-il mieux valu les laisser ensemble? Non, sans doute, puisqu'en ce lieu nul drame musical nouveau n'a d'action sur le public, et qu'aucun ballet, si célèbre soit-il, hormis naturellement le ballet russe, ne possède le secret de remplir la salle: deux négations ne font pas une affirmation. Mais il ne sert pas davantage de représenter séparément *Sylvia* ou *Goyescas*, en remplaçant tantôt l'un et tantôt l'autre par quelque ouvrage sans prestige, dont la durée ne passe pas l'heure et demie : ce qu'il faudrait, c'est trouver dans le répertoire plusieurs pièces, à la fois assez courtes pour « faire affiche », et assez populaires pour « faire recette », avec *Goyescas* ou *Sylvia*; malheureusement, rien ne manque tant à l'Opéra que ces pièces-là. Tel est le sort de notre principal théâtre lyrique : son répertoire est le plus pauvre du monde, et par la faute de cette pauvreté même, il est empêché de l'enrichir. Qui le tirera de ce cercle vicieux?

Sylvia, représentée d'abord en 1876, obtint alors un succès brillant, dont la mémoire est venue jusqu'à nous; reprise en 1892, elle eut une fortune moins heureuse. Je ne l'avais par hasard entendue ni à cette reprise, ni auparavant; je n'en connaissais, avec la partition pour le piano, que les morceaux exécutés dans les concerts, dont l'agrément et l'intérêt ne m'avaient jamais paru très grands. La voici tout entière, et sur le théâtre : il me faut confesser que mon plaisir n'en est pas devenu plus vif. Cette musique a maintes qualités pourtant; mais toutes, si l'on peut dire, à l'état de médiocrité. Elle a des idées, et assez abondantes; mais aucune qui contienne et montre véritablement de la beauté, ou de la noblesse, ou de la sensibilité, ou de la grâce, ou de l'originalité : c'est monnaie courante, et rien de plus. Elle a du rythme, et c'est une de ces musiques qu'on appelle « dansantes »; mais son rythme n'est jamais frappant, ni délicat, ni puissant, ni singulier; nulle invention ne s'y révèle, et nul raffinement non plus. C'est dansant, si l'on entend par là une musique sur laquelle il est facile de danser; mais il faut avoir une bien pauvre idée de la musique de danse pour la réduire à cette facilité et à cette banalité. D'où vient que, parmi tant de musiciens qui ont écrit des ballets, sorte d'œuvre entre toutes où l'élément rythmique est souverain, si peu aient senti s'éveiller et s'exalter en eux les forces innombrables du rythme? Delibes ne les a certes pas senties : il s'est aisément contenté de formes ordinaires et de cadences rebattues; il y a plus de rythme dans une danse de Rameau que dans le ballet tout entier de *Sylvia*. Elle a aussi, cette musique, une instrumentation qui sonne bien : franche, sobre, variée, d'une bonne couleur et d'un excellent équilibre. Mais rien de curieux, de rare, de particulier, de personnel; pas un moment on n'y aperçoit la faculté d'imaginer par les timbres, de penser en orchestre, qui est l'âme du langage instrumental. Vous connaissez ces livres dont on dit que c'est « bien écrit ». *Sylvia*, c'est « bien orchestré »; et voilà tout.

On a trouvé à *Sylvia* d'autres mérites encore : on lui a trouvé de la poésie. Des intentions de poésie, oui; mais si superficielles, et si conventionnelles! Ces intentions et ces ambitions sont, à mon gré, une des faiblesses de l'œuvre, et l'une des raisons qui la rendent inférieure, par exemple, à *Coppélia*. Ce fut l'erreur de Delibes, de prétendre à la grande musique, quand il était fait pour la petite. Il ne se mêle à cette constatation aucune nuance de dédain : n'écrit pas de bonne petite musique qui veut; elle est au moins aussi rare que l'autre. Delibes a prouvé plus d'une fois qu'il pouvait en écrire; c'est dommage qu'il ne l'ait pas toujours voulu. Le premier et le plus précieux de ses dons était l'esprit : la nature le destinait à composer des œuvres fines, gaies, de comédie aimable et de caractère modéré. L'intrigue légère du *Roi l'a dit*, le fantastique en miniature et les poupées animées de *Coppélia* lui convenaient à merveille; *Sylvia*, la Grèce antique, les dieux et les déesses, Bacchus et Diane et les nymphes, même réduits à la mesure du plus banal scénario de ballet, n'étaient pas du tout son affaire. Ne forçons point notre talent. Enfin, il est dans *Sylvia* une qualité suprême, sur laquelle on s'est répandu en louanges : c'est la clarté. Musique claire, s'est-on récrié à l'envi, et musique bien française. Sans doute : *Sylvia* a de la clarté; et la clarté est un des signes de l'art français. Cependant il faudrait s'entendre, prendre garde d'attribuer à ce signe une valeur trop absolue, et de lui faire un excès d'honneur. Il ne suffit pas qu'une œuvre soit sans obscurité pour être la pure expression du génie de notre race. *Sylvia* se comprend facilement; mais c'est qu'il n'y a pas grand chose à comprendre. Ce n'est pas le cristal des eaux de roche, la fraîcheur et la limpidité des sources profondes; c'est un ruisseau qui coule à petits flots sur le bord de la route. Il n'est pas trouble, ni bourbeux; on peut y boire : mais il n'a rien d'exquis ni de délicieux. Et clarté, cela ne veut pas dire seulement transparence, mais aussi lumière. Qui pourrait soutenir que cette musique porte avec elle la lumière, qu'elle éclaire la moindre parcelle de la pensée ou du sentiment? Montaigne et Racine illuminent ce qu'ils touchent : voilà la clarté véritable, qui d'ailleurs ne se laisse pas saisir tout entière au premier regard; car *Phèdre* et les *Essais*, si français qu'ils soient, et si splendidement, et si essentiellement, ne dispensent personne d'attention ni de réflexion. Et parmi les musiciens, un Rameau ou un Berlioz, qui malgré leurs différences sont également de chez nous, jettent des jours magnifiques sur l'intelligence et la sensibilité françaises, mais veulent aussi qu'on prenne un peu de peine pour les comprendre. On fait aujourd'hui de ce mot « français » un abus fâcheux; et l'on rend mauvais service à notre génie national, quand on se plaît à le définir par des ouvrages qui le diminuent. *Sylvia* est claire : soit. Mais il est dans l'esprit de France des clartés plus belles, des rayons plus subtils ou plus éclatants.

Dans la reprise que vient de nous offrir l'Opéra, reprise accueillie avec une faveur d'abord très vive, puis d'acte en acte plus languissante, Mlle Zambelli a fait l'enchantement des spectateurs. Jamais elle n'a dansé avec une légèreté plus précise, un style plus noblement élégant, un rythme plus souple et plus exact, une grâce plus fine et plus spirituelle. Ses compagnes, nymphes ou bacchantes, ne méritent que des louanges. Quant à la mise en scène, elle témoigne un considérable effort. Les costumes composés par M. Maxime Dethomas sont charmants, et leurs couleurs s'assemblent en groupes harmonieux. Je ne suis pourtant pas sûr que ces tuniques grecques conviennent tout à fait au caractère de la musique de Delibes. *Sylvia* est un ballet selon la tradition ou la formule d'autrefois, un ballet qui date de 1876, et qui accuse nettement sa date. C'était l'époque des jupes de gaze : la musique en porte; les danseuses devraient en porter aussi. Il y a désaccord entre le goût hellénique des costumes, si tempérée et si transposée qu'en soit d'ailleurs l'archéologie, et le goût de la partition, du livret, de la chorégraphie, de l'œuvre enfin dans son ensemble. Elle s'accommode mal d'être ainsi raj